

Ce que tu dois savoir, Naomi

« Ce qu'ils ignorent, c'est qu'un enfant n'a jamais gâché une vie. » (Fontaine, 2019, p. 116)

Pour moi, un enfant est susceptible de gâcher une vie, même si ce n'est pas de sa faute. Un enfant n'a jamais demandé à venir au monde. Néanmoins, il engendre des coûts importants : l'achat de couches, d'une poussette, de vêtements qui deviennent rapidement trop petits. Il occasionne du stress, notamment, par les places en garderie qui sont impossibles à trouver. Il y a beaucoup de choses à gérer, surtout pour une jeune mère qui devra peut-être mettre un frein à ses études et qui pourrait s'oublier dans le care. Peut-être que c'est moi qui suis de mauvaise foi... Dans *Shuni* (Fontaine, 2019), tu partages une opinion contraire :

Personne ne te demandera l'âge que tu avais quand tu as fini tes études ni à quel moment tu as eu ton premier enfant. [...] Ma petite sœur est tombée enceinte à quinze ans. [...] Aujourd'hui, elle est mariée, a trois magnifiques enfants et a terminé ses études. (Fontaine, 2019, p. 139)

Ta positivité devant les grossesses des jeunes filles vient sûrement de ta conception circulaire de la vie qui est un motif récurrent dans *Shuni* (Fontaine, 2019) :

Ce qu'il y a de rassurant avec le cercle, c'est qu'on peut revenir au même endroit autant de fois qu'on en a besoin. Reprendre le cours de ses études, un travail trop exigeant, une relation brisée. Revenir et être persuadée que cette lune-ci sera la bonne. (Fontaine, 2019, p. 140)

Ma perception de la vie, elle, est linéaire. Il faut foncer droit devant et atteindre le plus vite possible ses objectifs : finir ses études, avoir un bon emploi, une maison. C'est probablement pour cette raison que les grossesses des jeunes filles me rendent si inquiète pour leur avenir.

En ayant un enfant dans la vingtaine, je craindrais de fonder tous mes espoirs sur lui. Je ne voudrais pas être une mère qui met de la pression sur son enfant pour poursuivre les rêves qu'elle n'a pas pu atteindre. J'ai tellement d'exemples qui me viennent en tête. Des parents

trop jeunes qui ont dû arrêter l'école, se trouver un travail peu stimulant pour subvenir aux besoins de leur enfant. Par la suite, ils veulent que ce dernier devienne joueur de hockey, médecin. Tout ce qu'ils n'ont pas pu devenir. En fait, je pense que je n'aurais pas vraiment peur que l'enfant gâche ma vie, mais je serais effrayée de gâcher la sienne. Je crois qu'avoir des enfants, c'est comme toutes les relations. Il vaut mieux s'aider soi-même avant d'aider les autres. S'aimer soi-même avant d'aimer les autres. Je ne suis pas prête à avoir un enfant. Le serai-je un jour ?

Mon incertitude devant la maternité vient peut-être de ma famille ou de mon bagage culturel. On m'a toujours fait sentir que la maternité était une sorte d'expiration. Un point de non-retour. On m'a dit que la maternité, ça abîme : varices, vergetures, cellulites, cernes qui se creusent sous la fatigue des nuits écourtées, des seins vidés, plus petits et allongés. On m'a toujours dit que je devais profiter de ce corps qui n'a pas porté la vie. On m'a aussi dit de profiter de mes temps libres pendant que j'en ai. On ne m'a jamais parlé des avantages d'être mère. Sauf, peut-être la fameuse phrase : « On les aime pareil, hein ? » qui ne m'a jamais convaincue.

Marie-Pierre Demers

Suis-je la seule à ne pas bien saisir tes propos lorsque tu dis : « devenir mère est une chose simple. » (Fontaine, 2019, p. 115) ? Est-il si simple de devenir mère ? Il y a trois mois, j'ai appris que j'étais enceinte et déjà le regard sur mon propre corps a changé. Depuis, j'ai l'impression que tout le monde remarque mon ventre arrondi. Tous les matins je me regarde dans le miroir, je pose doucement mes deux mains sur mon ventre, je souris. Est-ce que je serai une bonne maman ourse ?

Tu ajoutes aussi que « [l]e fait de donner la vie est une chose naturelle. On n'en fait pas tout une histoire. Au contraire, on accueille la nouvelle comme s'il s'agissait d'une continuité au fait de devenir femme. » (Fontaine, 2019, p. 115) Dans mon cas, je pense que personne n'était prêt à recevoir cette nouvelle. Un dimanche soir, alors que je soupais chez mes parents, je leur ai lâché ce qui me hantait en une seule phrase, un seul souffle. Mes parents ont mis du temps avant de comprendre le sens de mes paroles. C'est mon père qui a réagi le premier et les yeux humides, il m'a serré dans ses bras. À ce jour, je ne suis pas certaine de l'émotion qui se cachait derrière ses larmes. Ma mère m'a interdit de l'aider à desservir la table. Tu ne dois pas trop te fatiguer, c'est pas bon pour le bébé. Les mains crispées sur mon ventre, j'ai regardé ma mère aller et venir de la table à manger à la cuisine. Elle n'osait pas me regarder. « L'enfant fait partie du quotidien, il ne le bouscule pas, il s'y intègre, comme s'il avait été prédestiné. » (Fontaine, 2019, p. 115) Pourtant, ma mère a passé le reste de la soirée à me raconter tout ce que mon arrivée avait changé dans sa vie. Son accouchement risqué, son sommeil bousculé, son corps endolori. Mon père est resté muet, feignant d'être trop absorbé par le match de hockey.

« À quelques reprises, j'ai entendu des reproches lancés à une adolescente de quinze ans qui choisit de donner la vie. Paradoxalement, ces gens perçoivent cette situation comme un obstacle sur sa route, contraignant la jeune mère à une existence peu ambitieuse. » (Fontaine, 2019, p. 116)

Tu présentes toujours ces « filles au ventre rond » comme étant fortes, solides, plutôt qu'étant des victimes. (Papillon, 2019, p. 41) Je dois avouer partager ce préjugé selon lequel tomber enceinte à un tel âge n'est que source de problème. Moi-même victime de la société allochtone dans laquelle j'ai grandi, il m'est difficile d'avoir une opinion différente. D'autant plus que je ne pense pas vouloir d'enfant un jour. Tu vois, je n'ai jamais ressenti ce désir de donner la vie, de sentir un mini-moi se former et grandir dans mon ventre. Si je tombais enceinte, je crois que je partagerais ton avis initial dans ton roman *Manikanetish*, lorsque tu apprends que tu n'es plus tout à fait seule dans ton corps :

Comment ai-je pu être aussi stupide ? Aussi irresponsable ? Manquer autant de jugement ? [...] À l'intérieur de moi, un truc lourd, encombrant, qui me fait mal. Et mon cœur qui ne cesse de battre à un rythme fou, le goût des larmes dans ma bouche et encore cette douleur. Pénétrante. (Fontaine, 2017, p. 116)

Je m'imagine que, tout comme toi, je percevais cet être comme un intrus, un parasite, une tumeur qu'il faudrait absolument éradiquer. Je ne crois pas que j'arriverais à me faire à l'idée aussi vite que toi, sinon du tout.

Je ne pense pas que devenir mère est une chose aussi simple que tu le prétends. Je ne doute pas que ce soit le cas pour certaines, mais je suis convaincue que ce n'est pas pour moi. Cependant, je concède que tes œuvres parviennent à me faire apprécier cette éventualité pour d'autres :

L'enfant, une boule de chaleur, un rêve, petite fille ou petit garçon, une échographie, une parcelle de réalité, un battement de cœur si rapide, une prospérité, une façon d'être aimée, une rentabilité assurée, une manière d'exister, de faire grandir le peuple que l'on a tant voulu décimer, une rage de vivre ou de cesser de mourir. L'enfant. (Fontaine, 2017 [2011], p. 83)

Tu observes la maternité d'un œil si bon, si bienveillant. C'est rafraîchissant. Mais je me demande ; tu declares que d'où tu viens, les filles ne se font pas avorter. Est-ce ça, la « rage de vivre ou de cesser de mourir » ? Est-ce là une résistance ultime à la colonisation ?

Sarah Baril-Bergeron

Prétentieux ? ai-je risqué. Oui, la présidente semblait soulagée, c'est cela. Par exemple, personne n'oserait appeler son enfant Napoléon. C'est drôle parce que le seul Napoléon qui m'est venu en tête n'a l'allure ni d'un roi ni d'un général. [...] C'est mon oncle. On l'appelle Napo. (Fontaine, 2019, p. 46)

Je ne sais pas si c'est par simple peur de paraître prétentieux que les Français, dans ce cas-ci, n'osent pas nommer leurs enfants comme certains rois ou empereurs. C'est peut-être aussi par peur que leur enfant se fasse ridiculiser à l'école avec un prénom original comme Napoléon ou comme Marcorel, le prénom de ton fils. Selon moi, les Français tout comme les Québécois devraient oser davantage pour ce qui est des prénoms octroyés à leurs enfants. On devrait nommer nos enfants avec notre cœur.

Je me suis déjà questionnée sur le prénom que je donnerais à mon enfant. Je sais, ma première lettre ne laisse pas présager que je pourrais donner la vie. Lorsqu'il est question de maternité, ma plume devient rapidement acerbe. J'en veux à celles et ceux qui dépeignent les aléas de la maternité de long en large, mais qui critiquent celles qui n'en veulent pas. Je suis en colère contre les échos du patriarcat que représente pour moi la maternité : « Faites plein d'enfants, restez à la maison. Oubliez-vous et faites des sacrifices. »

Mettant de côté la rage, si je deviens mère, je voudrais que ce soit dans la trentaine. Que ce soit une action réfléchi. J'aime les enfants, ils me font rire. J'aime leur honnêteté qu'ils crachent au visage de quiconque se trouvant sur leur passage. D'ailleurs, si j'avais un garçon, je l'appellerais Lucius, ce qui signifie lumière en latin. Pour moi, c'est la plus belle signification. La lumière c'est l'espoir, c'est la vie. Mon entourage n'est pas d'accord. Selon eux, Lucius est un prénom pour se faire intimider. Ça rappelle Lucius Malfoy et peut laisser croire à tort que je suis une fan finie d'*Harry Potter*.

Si mon conjoint n'est pas d'accord avec ce choix de prénom, j'accepterais peut-être de faire un compromis et de mettre Lucius comme deuxième nom. Est-il vrai que les autochtones ont souvent deux prénoms ? Soit un français ou anglais, et un autochtone (Affaires indiennes et du Nord Canada, 2000, p. 1) ?

Naomi, as-tu un autre prénom ?

Moi, je n'en ai pas. Un nom composé, j'imagine que c'est assez. Mon prénom en tant que tel est plutôt décevant : Marie-Pierre. Il n'y a pas de symbolisme quelconque ou un personnage historique derrière mon prénom. Simplement, quand elle était plus jeune, ma mère connaissait une Marie-Pierre et il paraît qu'elle était douce et gentille. Donc, elle m'a nommée ainsi dans l'espoir que je le sois. Douce et gentille, des qualités attendues pour une petite fille. La féministe en moi est un peu fâchée. J'aurais voulu un nom qui évoque à mes parents la force, le courage, la bonne humeur à la rigueur, mais pas la passivité. Du côté de mon nom de famille, c'est encore pire : Demers. Le nom de mon père qui n'est pas vraiment le sien. Je m'explique : ma grand-mère a donné à son fils le nom de famille de son copain de l'époque, puisque le père de son enfant les avait abandonnés pendant qu'elle était enceinte comme plusieurs jeunes filles que tu dépeins dans tes romans. Elle s'est par la suite séparée de ce Demers. Alors, je n'ai aucun lien ni génétique ni émotionnel envers M. Demers.

Pour moi, Marie-Pierre Demers, ça ne veut rien dire.

Marie-Pierre Demers

Je regarde ma bedaine qui a doublé et même triplé de volume. J'ai déjà rempli les premières pages de son carnet de naissance. Sur la page titre, j'ai écrit son prénom. Addysun. Mon petit rayon de soleil. À la dernière échographie, j'ai su qu'elle était une princesse. En six mois, j'en ai appris beaucoup sur elle. Elle est très active le matin, ses petits pieds s'en donnent à cœur joie et le soir, elle se berce au son de ma voix.

Ma mère chantait toujours, la, la, la
Une chanson d'amour que je te chante à mon tour
Ma fille, tu grandiras et puis tu t'en iras
Et un beau jour tu te souviendras à ton tour de cette chanson-là
(Ma mère chantait toujours, 1982, Luc Plamondon et François Cousineau)

« Qu'est-ce qu'un nom ? Qu'est-ce qu'une identité ? » (Fontaine, 2019, p. 47) Je n'ai pas de réponse à ces questions, mais j'aime répéter son nom à voix haute. Ce nom que j'ai en tête depuis toujours. Je suis allée à l'épicerie hier et une femme m'a demandé : Ce sera un garçon ou une fille ? Je lui ai dit son nom. C'est original. Je préfère le mot « unique », il sous-entend quelque chose de plus positif. Ma mère ne s'est pas gênée pour dire ce qu'elle en pense. Qu'est-ce que le monde va dire ? Tu y as pas pensé ? Ça me rappelle ce que tu dis, Naomi, dans ton roman.

Je pense que s'il y a bien quelque chose qui nous est propre, c'est notre nom. On l'utilise dans toutes les sphères de notre vie. Quand les autres personnes voudront lui parler, ils l'appelleront Addysun.

Je fais promener mes doigts sur mon ventre gonflé, son carnet de naissance est resté ouvert à côté de moi. Il y a un encadré près de son nom pour y mettre une photo. Son joli visage. Je ne me tannerai jamais. « Lui dire et lui redire, comme [elle] est [belle]. [...] C'est le travail d'une vie. C'est le travail d'une mère. » (Fontaine, 2019, p. 56)

Je l'ai attendu. Une heure, deux heures. Jusqu'au petit matin. Il n'est pas venu. Je n'ai pas pu m'empêcher de hurler toute ma douleur au fond de mon lit, mon oreiller dissimulant à peine mon cri. Plusieurs fois. Jusqu'à ce que ma voix se casse. Il y avait quelque chose d'irréparable à l'intérieur de moi. (Fontaine, 2017, p. 121-122)

Je ne saurais compter le nombre de fois où j'ai entendu des histoires pareilles à la tienne. Une femme tombe enceinte, ce n'était pas prévu — et encore —, aussitôt que l'homme l'apprend, soudainement il disparaît. La mère est abandonnée avec le poids des responsabilités. Pourquoi sommes-nous toujours celles qui doivent vivre avec les conséquences ? Où as-tu trouvé la force d'en faire autant ?

Récemment, un de mes amis m'a confié que deux filles qu'il avait fréquentées dans les mois précédents pensaient être enceintes. Quelle a été sa réaction ? Il m'a dit que si c'était bien le cas, et qu'elles refusaient l'avortement, il quitterait le pays. Juste comme ça. Parce qu'il n'était *pas prêt à être papa*. Il n'avait même pas honte de ses propos, cela en était même presque une blague, pour lui. Je n'ai pu m'empêcher de penser que nous, les femmes, n'avons pas le loisir de juste nous sauver. Que ce soit celui de garder le bébé ou non, un choix important est inévitable. Certes, certaines mères décident après tout d'abandonner leur famille, mais je défendrais que celles-ci sont drastiquement plus jugées que lorsqu'un homme fait de même. Si agir ainsi pour eux est toujours critiqué, c'est plus banal, presque normalisé... attendu.

Heureusement pour elles, les deux filles n'étaient pas enceintes en fin de compte.

« Les jeunes filles ne croient pas au prince charmant. Elles savent que l'homme avant de devenir un homme était un enfant, et que certains le restent plus longtemps que d'autres. »
(Fontaine, 2019, p. 115)

Je suppose qu'une vision aussi fataliste de l'amour et des relations est nécessaire dans la vie, d'où tu viens particulièrement, peut-être. Personnellement, je refuse d'encourager un tel

comportement. Qui plus est, je refuse de même prendre la chance d'élever un enfant seule. Je salue ton courage, mais je ne possède simplement pas la force des « filles au ventre rond ».

Sarah Baril-Bergeron

Je peux bien te l'avouer à toi, Shuni, je ne suis pas féministe. Je ne ressens pas le besoin de me défendre en tant que femme. Je n'ai jamais douté de ma valeur de femme. On ne m'a pas éduquée ainsi. (Fontaine, 2019, p. 112)

Ce passage m'a choquée de prime abord, surtout les mots « [...] je ne suis pas féministe. » Avant de lire *Shuni*, je pensais qu'une femme ne se disant pas comme telle était soit une ignorante ou une femme qui veut se faire accepter par les hommes.

Néanmoins, je comprends ton point de vue. Le féminisme dans la culture innue n'apparaît peut-être pas comme une nécessité, puisqu'il ne s'agit pas d'une communauté patriarcale et c'est pour le mieux.

Cependant, je trouve qu'à certains égards, *Shuni* véhicule des idées féministes. Peut-être que c'est le mot « féminisme » que tu n'aimes pas ? C'est vrai que les têtes d'affiche de ce mouvement ont été plus souvent qu'autrement des Blanches :

The role of white feminism in the campaign for reproductive autonomy has been a sore point among many Native women who link the American eugenics movement with American birth control movements of the early twentieth century. (Udel, 2001, p. 47)

Je comprends la méfiance envers le féminisme blanc, il ne répond pas à vos besoins. Les féministes blanches se sont battues pour la contraception, tandis que les femmes autochtones ont été stérilisées par la force. (Udel, 2001, p. 46).

Je croyais naïvement que le féminisme était pour tout le monde, puisque j'avais déjà entendu parler du Black feminism, mais, tout le monde n'est pas blanc ou noir. Peut-être serait-il plus juste de parler « d'action-mère » :

One aspect of traditional culture that Native women cite as crucial to their endeavor is what Patricia Hill Collins calls "motherwork." Many Native women valorize their ability to procreate and nurture their children, communities, and the earth as aspects of motherwork. (Udel, 2001, p. 43)

Cette idée de mater la population dans l'optique de préserver sa culture se trouve dans ton roman Shuni. Notamment lorsque tu racontes la fois où tu as pris la parole sur les enjeux autochtones lors d'une conférence (128-129). Peut-être que c'est ça, être mère : résister, défendre ses idéaux, élever son enfant selon ses valeurs. De mon côté, je ne peux m'empêcher de percevoir la maternité comme une soumission, une perte de contrôle. Une situation qui pousse la femme à rester un bon moment à la maison, à s'oublier, à s'aliéner.

J'espère que j'ai tort.

Marie-Pierre Demers

Je regarde la liste d'aliments à proscrire de mon alimentation. Ça fait déjà 39 semaines que mon régime alimentaire est restreint. Déjà 39 semaines que je vis pour mon bébé. Ce week-end, mes parents ne m'ont pas laissé aider ma mère à défaire l'épicerie. Je suis restée assise sur le divan, mon cellulaire dans les mains. Avec l'été qui commence, ma page Instagram est remplie de pique-nique entre amis et de soirées vins et fromages. Je salive devant les plateaux de sushis au saumon. Mon regard dévie sur mon ventre rond, je souris. J'aime me dire que ma fille est en sécurité, que mon corps est sa maison. Je veux retarder son arrivée dans ce monde, pour la garder intacte. Suis-je égoïste ? Est-ce malsain de vouloir à tout prix avoir le contrôle de mon enfant ? J'imagine tout ce qui l'attend ici.

J'ai lu Je suis une maudite sauvagesse d'An Antane Kapesh cette semaine. J'ai presque déchiré le roman quand elle a rendu visite à son fils en prison : « Quand je suis entrée au poste de police, il se trouve que le policier de service était justement celui qui avait frappé mon fils. » (Kapesh, 2019, p. 113) Clairement, j'aurais sauté à la gorge de cet homme si j'avais été à sa place. Je suis consciente de la relation néfaste entre les policiers et les communautés autochtones. Moi-même, ça m'a pris quelques années avant de comprendre qu'ils sont là pour notre sécurité. Dans les films, ils sont les méchants à éviter, ils tuent nos personnages préférés. Encore aujourd'hui, quand je suis dans l'auto avec ma mère et qu'on croise une voiture de police, j'arrête de respirer. Je n'imagine même pas la peur que l'on peut ressentir quand on apprend que notre enfant est blessé. Je passerai tout mon temps à lui répéter les risques que constitue la vie.

J'ai peur du jour où mon bébé quittera la maison, « [p] arce que je n'aurai plus le droit à son étreinte interminable à chacun de mes retours. » (Fontaine, 2019, p. 137) Je caresse mon ventre, j'aimerais qu'elle me dise : « Je ne te quitterai jamais. » (Fontaine, 2019, p. 137)

J'aimerais que vous la connaissiez, la fille au ventre rond. Celle qui élèvera seule ses enfants. Qui criera après son copain qui l'aura trompée. Qui pleurera seule dans son salon, qui changera des couches toute sa vie. Qui cherchera à travailler à l'âge de trente ans, qui finira son secondaire à trente-cinq, qui commencera à vivre trop tard, qui mourra trop tôt, complètement épuisée et insatisfaite. (Fontaine, 2017 [2011], p. 11)

Insatisfaite. Si c'est égoïste de ma part d'aspirer à mieux pour moi-même, alors soit. Je veux prioriser ma carrière, mes amis, mes loisirs et désirs... Je ne veux pas être prise dans une mauvaise relation parce que nous avons eu des enfants trop jeunes. Je ne veux pas hypothéquer mon avenir, je veux vivre là, maintenant, pour toujours. Je veux voyager, manger dans des restaurants michelins, dormir dans des hôtels luxueux, écrire dans un chalet au paysage montagneux un matin puis sur la plage devant un coucher de soleil le lendemain. Puis, un jour, j'aimerais m'acheter un chez-moi avec deux chiens et un chat. Je serai la « fille au ventre rond » qui a trop profité des pâtes fraîches et du bon vin en Italie.

Je serai satisfaite.

« Et puis les mères ne sont pas nécessairement celles qui ont porté les enfants. Ce sont celles qui les ont nourris durant les premières années de leur vie, celles qui les ont couvés, qui les ont consolés, qui ont soigné les moindres bobos. [...] » (Fontaine, 2019, p. 115)

Je trouve vraiment magnifique comment le concept de mère est quelque peu brouillé dans vos communautés. Comment tout le monde se met ensemble pour élever les petits, puisque les enfants sont plus importants que tout. Ce n'est pas un luxe que nous avons, la plupart du temps, ici. L'individualisme est un poison qui a depuis longtemps infiltré notre société allochtone. Il est maintenant trop répandu pour être purgé. Peut-être que si j'avais grandi dans une culture comme la tienne, je n'aurais pas si peur de la maternité. C'est d'ailleurs, je crois, la réalisation que tu as faite en retournant enseigner à Uashat.

Tu as enfin renoué avec tes racines.

Sarah Baril-Bergeron

Ses grands yeux me regardent tout émerveillés. Elle sourit légèrement, juste assez pour faire gonfler ses petites pommettes potelées. Elle enroule sa main autour de mon doigt et le serre très fort. Sa peau est douce.

Chaque soir, je la berce. Son petit corps collé contre ma poitrine, j'embrasse sa tête recouverte de duvet. Chaque soir, je souhaite que le temps s'arrête et que les mots murmurés à son oreille restent gravés. « Je refuse qu'[elle] doive s'imaginer un monde dans lequel [elle] ne serait pas né[e]. Parce que dans un tel monde, je ne saurais pas comment exister. »
(Fontaine, 2019, p. 120)

Océane Beaudoin

Bibliographie

- Arvin, M., Morill, A. et Tuck, E. (2013). « Decolonizing Feminism: Challenging Connections between Settler Colonialism and Heteropatriarchy », *Feminist Formations*, 25 (1), p. 8-34. 10.1353/ff.2013.0006.
- Bérard, S. (2021). « À qui parles-tu quand tu dis “parlons-nous” ? Délégation de la parole de Aimititau à Shuni ». *Arborescences*, no.11. <https://doi.org/10.7202/1088910ar>.
- Canada. Affaires indiennes et du Nord Canada. (2000). *Les prénoms autochtones de mes amis internautes*. Affaires indiennes et du Nord Canada. <https://www.rcaanc-cirnac.gc.ca/fra/1303136424696/1534962294279> .
- Caravecchia, E. (2019) « Shuni, de Naomi Fontaine : Mots d’une humaine à une autre, *Post-Scriptum*, (27), <https://post-scriptum.org/shuni-de-naomi-fontaine/>.
- Couture-Grondin, É. et Jeannotte, M.-H. (2022). « Désormais, nous parlons et nous écrivons pour nous-mêmes » : La prise de parole autochtone dans Kanatha (1974-1977). *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, 12(2).
- Fontaine, N. (2017). *Kuessipan : à toi*. Mémoire d’encrier.
- Fontaine, N. (2017). *Manikanetish : petite marguerite*. Mémoire d’Encrier.
- Fontaine, N. (2019) *Shuni*. Mémoire d’encrier.
- Kapesh, A. A. (2019). *Eukuan nin matshi-manitu innushkueu. Je suis une maudite sauvagesse*. Mémoire d’encrier.
- Labelle, K. M. (2021). *Daughters of aataentsic : life stories from seven generations*. McGill-Queen's University Press.
- Papillon, J. (2019). « La solidité des filles chez Naomi Fontaine ». *Tangence*, (no 119), p. 41-58, <https://doi.org/10.7202/1065667ar>.
- Udel, L. J. (2001). Revision and resistance: the politics of native women's motherwork. *Frontiers: A Journal of Women Studies*, 22(2), 43–62.